

Dominique Legrand
in memoriam N.K.
roman



Bruit Blanc

Dominique Legrand

IN MEMORIAM N.K.

roman

Bruit Blanc

6 rue du Pont de Lodi, Paris 6^{ème}

© Bruit Blanc 2011
ISBN : 978-2-919402-02-1
ISBN Digital : 978-2-919402-08-3
www.bruitblanc.fr

À mon père

*« If the doors of perception were cleaned, every thing
would appear to man as it is, infinite. »*

*(Si les portes de la perception étaient nettoyées,
chaque chose apparaîtrait à l'homme comme elle est,
infinie.)*

Le Mariage du Ciel et de l'Enfer

William Blake

Nicodemus Krapstick est mort.

C'est hier que j'ai appris la nouvelle.

La presse a largement commenté sa disparition, survenue dans sa villa de Hampstead, à l'âge de quatre-vingt un ans. À la radio, sur les chaînes de télévision, dans les journaux, ils ont expliqué comment sa femme de ménage, Alma Vilmore, avait découvert son corps dans le salon. Elle l'a trouvé au matin, assis dans un sofa, la tête légèrement inclinée, soutenue par un coussin, un livre épais consacré aux gravures de William Blake sur les genoux.

C'est la dernière image de Krapstick vivant : un homme dans un canapé, un album posé sur les cuisses.

Le cinéaste n'aura laissé en tout que cinq films, réalisés entre 1951 et 1982. Il venait de terminer le tournage d'un sixième opus, après un tunnel de vingt-trois années depuis la sortie de son œuvre précédente.

Avec son premier long-métrage, le réalisateur a redistribué les cartes, redéfini les codes, jeté les bases

d'un langage nouveau. Krapstick a inventé un art qui, bien qu'appartenant au cinématographe, s'en éloigne pour faire basculer son œuvre dans une autre dimension. Ces cinq films ont changé notre conception du cinéma.

Si le nom de Nicodemus Krapstick vous parle, le mien ne vous dira rien.

Je m'appelle Tom Cross. Je suis né il y a quarante-trois ans dans le Minnesota, et aujourd'hui ma vie ne semble trouver véritablement un sens qu'avec la disparition de cet homme.

J'étais parvenu à la fin de mes études de journalisme quand j'ai appris qu'un quotidien de Minneapolis avait une place disponible pour la rubrique *Cinéma* de ses pages *Spectacles*. J'ai appelé : le rédacteur en chef m'a donné rendez-vous. À l'issue de l'entretien, je me suis vu offert un essai pour une colonne représentant environ deux feuillets. Mon papier lui a plu. C'est de cette façon que j'ai fait mes débuts. Puis, film après film, article après article, j'ai gagné mes galons dans la critique cinématographique. Cette vocation, je la dois entièrement à Nicodemus Krapstick, et à son film *Hotel International*, réalisé en 1958.

La séquence qui m'a marqué lorsque je l'ai vue la première fois est encore bien précise : un homme, Simon Crane, assis sur un transat au bord d'une piscine, écrit des cartes postales. Celles-ci s'accumulent sur l'un des accoudoirs de la chaise longue. La caméra s'approche imperceptiblement, et là, le spectateur découvre que les adresses des destinataires se résument en fait à une seule : la sienne. Dans le lointain, on perçoit des explosions dues aux bombardements. On comprend alors que l'homme en question est un reporter se trouvant dans un pays en guerre.

C'est parfois une seule image qui demeure d'un film, un plan unique. Pour *Hotel International*, c'est le regard de Simon Crane observant les ondulations de l'eau à la surface de la piscine de l'hôtel. Je pourrais parler pendant des heures de cette expression jamais retrouvée par la suite. Les minutes s'égrènent au cours de ce plan excessivement long. Rien ne se passe, seulement ses yeux aux pupilles glacées qui suivent les mouvements. Cette scène, découverte à l'adolescence, me hante encore aujourd'hui. Pourquoi Crane refuse ce que tout être sensé aurait accepté. On lui propose de fuir le danger, de quitter cette guerre, de regagner son pays ; lui se sent confortablement installé dans cette incertitude, et décide de rester.

Dans la dernière séquence, Crane se tient sur le perron de l'hôtel. Il est appuyé contre la rambarde et contemple la ville. Puis, il referme la fenêtre. Les bruits de la rue sont immédiatement étouffés. Il se rend jusqu'au lit, ôte ses chaussures qu'il place sous la table de chevet, et s'allonge. Il fixe le plafond écaillé, une fissure. La cicatrice murale parcourt l'écran d'un gros plan agressif. Fondu au noir. Fin. Le générique défile au son d'une étrange mélodie.

J'ai découvert *Hotel International* à New York pendant l'été 1979. La chaleur liquéfiait tout, les gens comme les choses. Le temps d'une séance, les salles climatisées se transformaient en havres de paix.

Chaque été, je venais passer deux semaines chez mon oncle Barney. Il vivait seul depuis la mort de ma tante. Il m'aimait bien et n'était pas autoritaire. Durant la journée, il me laissait libre de mes mouvements. J'avais un double de clé, donc j'allais et venais comme je voulais. Nous nous retrouvions pour partager le dîner. Parfois, je ressortais dans la soirée.

À deux pas de l'immeuble où habitait mon oncle, un vieux cinéma programmat un cycle Krapstick en projetant ses premiers films. À l'époque, il n'en avait réalisé que quatre. Le hasard me guida jusqu'à l'entrée

de la salle. Cet après-midi-là, *Hotel International* était proposé.

Pour moi, tout a changé avec ce film. À partir de cet instant, je me suis attaché aux petits riens de l'existence, à ces détails qui forment le dérisoire de chaque journée. Avant *Hotel International*, je n'avais jamais songé à l'importance d'une carte postale. Quelques mots oblitérés d'un coup de tampon lointain, une parcelle de voyage, un lambeau d'ailleurs glissé dans une boîte-aux-lettres. Il est des livres qui n'existent que pour changer notre vie. Ils nous attendent, sentinelles postées sur des étagères, prêts à entrer en action dès qu'ils se trouveront entre nos mains. De véritables bombes invisibles : ils s'infiltrent en douceur, prennent d'assaut notre cerveau, pénètrent par effraction, nous contaminent de l'intérieur. Les films de Nicodemus Krapstick ont agi de la sorte avec moi. Alors, j'ai commencé à m'éloigner des autres. Ma propre existence ne s'épanouissait qu'au travers des questions que suscitaient en moi les films du cinéaste. À chaque vision, j'en sortais épuisé et apaisé à la fois.

Le Minnesota est un état polaire qui a gangrené ses habitants dès l'installation des premiers colons. Je n'avais aucun avenir dans cette partie du monde. Pour

moi, la seule voie possible était ailleurs, loin de cette Amérique sauvage où chaque mètre carré de neige est imprégné d'hostilité.

New York m'a ouvert toutes les portes. Dans ce bastion de la contre-culture, j'ai réussi à interviewer les stars les plus secrètes, à percer les plateaux des tournages les mieux protégés. À ce jour, Nicodemus Krapstick représente le seul qui m'ait résisté. Une rencontre, même de quelques minutes, un instant volé, magnétophone en main, dans le lieu de son choix. Je n'ai rien demandé d'autre. Je lui ai donné toute mon admiration sans rien attendre en retour. Je n'ai rien exigé, si ce n'est suivre un moment l'oiseau migrateur pour ramasser quelques miettes.

J'ai passé vingt ans à revoir ses films. Inlassablement. Au cinéma, bien sûr, puis sur support vidéo. Encore aujourd'hui, il m'arrive de retourner les voir en salle pour retrouver les sensations premières, le sens de l'espace, le rectangle immaculé de l'écran sur lequel s'imprime mon obsession, et l'odeur du cuir des fauteuils. Technologie oblige, je les possède maintenant en DVD, rangés côte à côte dans un coffret qui lui est consacré. Chaque disque est enrichi d'un reportage. Ce n'est pas un *making of* au vrai sens du terme, car l'expression n'existait pas à l'époque. Les documents

retrouvés sont d'une qualité exceptionnelle. Les bonus comportent quantités de témoignages de comédiens ou de techniciens, ainsi que les bandes-annonces de l'époque. J'ai construit ma vie entière sur les œuvres de Nicodemus Krapstick, c'est bien là tout le paradoxe d'un critique : un spectateur qui a choisi de vivre par procuration à travers l'univers des auteurs. Il ne s'écoule pas une semaine sans que je ne glisse le disque d'un de ses films dans le lecteur DVD.

Même si je considère *La Guerre* (1970) comme une entreprise ambitieuse, courageuse, je ne me lasse jamais de ses trois premiers films : *A Beautiful Black Butterfly* (1951), *Hotel International* (1958), et *L'Organisation* (1965). Pour *Le Portrait* (1982), le cinéaste a choisi l'épure. Une mise en scène minimaliste succède au baroque de *La Guerre*. Ce dernier film a essuyé un échec commercial sans précédent, facteur principal de ce long silence jusqu'à aujourd'hui.

Ma tête est appuyée contre le volet couleur crème d'un hublot en plastique. Je suis assis au fond d'un Airbus ralliant New York à Londres.

Je ne suis venu qu'une fois à Londres, en 1985.

Devant moi, sur la tablette abaissée, un dossier est ouvert : plusieurs articles découpés dans les journaux

et insérés dans une chemise tenue par une sangle. Les coupures de presse proviennent de mensuels, d'hebdomadaires, mais aussi de quotidiens qui ont fait leur couverture sur la disparition de Nicodemus Krapstick.

Des titres sans originalité se succèdent : « *Mort d'un génie du cinéma* », « *Le plus grand des réalisateurs s'éteint* », « *Fondu au noir pour l'éternité* », « *Le dernier des géants* », « *Une mort aussi secrète que son œuvre* », ou encore un « *clap de fin* » d'un goût plutôt douteux. Sur la une du *Time*, Krapstick arbore une allure pleine de mystère. Barbe massive et embroussaillée, paire de lunettes à montures épaisses et verres fumés, bob blanc surmontant une coiffure touffue, cigare à demi consumé planté aux commissures des lèvres ; l'image véhiculée par le cinéaste n'a pas changé depuis deux décennies.

Jusqu'au début des années soixante, on peut encore voir le regard de Krapstick sur les photographies. Derrière les pupilles claires, on devine la curiosité, l'envie, une détermination à toute épreuve. Le regard transperce, interroge. Dans un noir et blanc au grain lumineux et contrasté savamment travaillé, pris au moment du tournage de *A Beautiful Black Butterfly*, on perçoit déjà toute une œuvre en devenir.

À partir de 1964, c'est-à-dire au moment du suicide de son épouse Eleanor Sanderson, le cinéaste n'a plus autorisé la presse à le photographier. Il est devenu obèse, s'est accoutumé à l'alcool et aux cigares, pour finalement dissimuler son visage derrière des verres épais et un bob de spectateur de matchs de tennis.

Pour la seconde fois, j'ouvre le *Time* directement à l'article. Je parcours l'encadré sous le titre et entame une lecture du texte :

« L'Histoire du Cinéma ne sera plus jamais la même. Nicodemus Krapstick vient de s'éteindre dans sa villa londonienne située au cœur du quartier résidentiel de Hampstead. Il venait d'achever le tournage de son dernier film au titre étrange et sibyllin : Night. ».

Mes yeux se posent sur des bribes de phrases :

« À l'annonce de la nouvelle, les téléscripteurs du monde entier se sont mis à crépiter », « des milliers d'admirateurs ont convergé vers le portail de la demeure du Maître », « une douleur inconsolable pour tous les cinéphiles de la planète », « un auteur unique, irremplaçable », « il a su insuffler son génie à plusieurs générations de réalisateurs », et surtout « le film-testament qu'il préparait dans le plus grand secret est-il achevé ? ».

J'avais quatorze ans lorsque j'ai vu pour la première fois *A Beautiful Black Butterfly*. Je ne l'ai pas découvert en salle mais sur l'écran de télévision noir et blanc de mes parents, tard le soir, lors d'un cycle de ciné-club consacré aux premiers longs-métrages de jeunes réalisateurs américains. À partir de ce jour, j'allais me souvenir à jamais de cet homme progressant lentement dans une jungle inextricable, de son nom – Arthur Sanders Penelop – et de ses pensées notées dans un cahier, dont le spectateur pouvait devenir le témoin privilégié grâce au procédé de la voix off. Je pensais avoir tout oublié de ce film, jusqu'à son titre, quand étudiant en lettres je le vis par hasard programmé dans un cursus universitaire consacré à l'enseignement du langage cinématographique.

Dès les premières images, dès ce générique immédiatement identifiable – la caméra balaye des planches de papillons épinglés – le passé ressurgit, enfonçant sous un flux violent les portes fermées à double tour de ma mémoire. Aussi loin que je remonte dans mes souvenirs, jamais un film ne m'a laissé une telle exaltation, un sentiment si vif d'effroi et de panique intense. Ce papillon noir allait marquer le début d'une obsession, d'une passion sans limites pour

Nicodemus Krapstick. Je revois encore la feuille punaisée sur la porte de l'amphithéâtre :

« Ce soir, 5.00 pm : séance spéciale.

Le Professeur Terence Mackendrick présentera et animera une conférence autour du sujet suivant : *Le travail de mise en scène au cinéma, et l'utilisation de la technique pour véhiculer l'émotion*. Le débat sera précédé de la projection du film *A Beautiful Black Butterfly* (1951) de Nicodemus Krapstick. USA – N&B – 86 min. – État de la copie : Assez bon ».

À l'issue de la projection, tous les doutes quant à mon futur étaient dissipés. Ma vie serait le cinéma, ou plutôt l'étude des œuvres cinématographiques.

Dans l'allée centrale de l'Airbus, deux hôtesses élégamment vêtues du bleu British Airways terminent leur dernier passage de chariot. Comme à l'accoutumée, j'ai choisi un jus de tomate (je n'en bois qu'à l'occasion d'un vol). Mes molaires broient un glaçon qui vole en éclats au fond de ma bouche. Une note aiguë et métallique retentit. Le symbole lumineux indiquant que les passagers doivent attacher leur ceinture vient de s'allumer. Je rassemble les coupures de presse dans la chemise, ferme la sangle, remonte la tablette et boucle la ceinture. Derrière le hublot, les premiers points sont

visibles. Dans le fauteuil à côté de moi, une vieille femme dort encore. Un bruit de siphon s'échappe de sa bouche ouverte. Je frotte ma barbe naissante. Mes ongles produisent un son rugueux contre mes joues. Quelques mètres devant moi, l'éclairage du plafonnier se reflète sur le badge d'une hôtesse. Les ailes argentées de la compagnie renvoient des rayons dans ma direction. Une myriade de points lumineux parsème le hublot. L'appareil survole la banlieue de Londres. Dix minutes plus tard, les roues entrent en contact avec la piste. L'Airbus continue sa trajectoire, ne cessant de rouler, comme s'il retardait l'instant où il doit terminer sa course, se stabiliser.

Une fois l'avion arrêté, les néons s'allument et tous les passagers se lèvent. Tel un rituel, le concert des ouvertures de casiers à bagages commence. On descend de petites valises, des sacs de sports, des vanity, des caméscopes et des ordinateurs portables bien protégés dans leurs sacoches. Chacun rallume son téléphone mobile. Certains donnent déjà des nouvelles à la famille depuis l'intérieur de l'avion. Je reste assis, comme tous ceux que personne ne vient chercher à l'aéroport et pour qui le temps ne compte pas. L'allée centrale est déjà engorgée de passagers debout qui attendent l'ouverture des portes. À côté de moi, la femme âgée

sort doucement de sa torpeur. Elle vérifie ses papiers dans son sac à main. En sortant, je salue discrètement hôtesses et stewards qui se tiennent à l'avant, juste derrière le cockpit. Je croise les équipes de nettoyage, munies d'aspirateurs et de grands sacs plastiques noirs, et rejoins le hall de récupération des bagages.

Dans quelques instants, ma main va saisir les anses du sac de skaï brun pour le soulever du tapis roulant. Je présenterai au service des Douanes passeport et carte de débarquement dûment remplie pendant le vol. Je suivrai le panneau *Exit*. Les portes automatiques s'ouvriront devant moi. J'avalerai une bouffée d'air européen. Puis, je chercherai un écriteau *Taxis*.

Je songe aux paroles du vieil homme, celles qui martèlent le cerveau d'Arthur Sanders Penelop dans *A Beautiful Black Butterfly* : « Vous ne reviendrez jamais ! ».

Je n'ai jamais cessé de m'interroger sur le sens de ces mots : devait-il le croire, ou ignorer ses propos ? Ou bien s'en libérer pour agir comme il l'a fait ?

Là-bas, en Europe, tous l'avaient pourtant prévenu : on ne revient pas indemne de l'Amazonie, océan végétal qui noie les êtres et les âmes dans un vert sombre uniforme. Dans ce décor à la fois unique et toujours

changeant, le temps se dilue dans une continuité malade. Chaque mètre parcouru s'avère un exploit, chaque avancée une victoire de plus sur l'anéantissement. Pourquoi être venu se perdre aux confins de cet enfer ? Pourquoi faire de son existence une chose fragile en proie aux moindres soubresauts du monde ?

Les branches craquent sous les semelles de l'explorateur. Sa raison vacille au fil des jours. La folie le guette, tapie derrière un arbre. Elle le gagnera à la moindre occasion. Cela, il l'a compris dès les premiers instants. Il tente de lutter par tous les moyens, mais en même temps il sait que la partie est jouée d'avance, que plus il s'enfoncera dans ce labyrinthe de lianes, moins son mental ne pourra supporter cette progression lente et têtue.

L'Amazonie. Qu'est-il venu faire ici ? Depuis combien de jours se pose-t-il cette question ? Parfois, il s'arrête au pied d'un arbre gigantesque. Laminé par des jours de marche, il appuie son dos contre l'écorce. Ses jambes se dérober sous lui. Il s'assoit sur les racines et lève les yeux vers le sommet, vers ce soleil toujours absent, camouflé par une végétation omnivore. Et là, une sensation étrange, mélange subtil de regret et de peur, poignarde tous ses espoirs.

Dans l'arrière-salle de ce bouge perdu à la lisière de la forêt, il se souvient des paroles malodorantes s'échappant de la bouche édentée du vieillard : « Vous ne reviendrez jamais ! ». Ses yeux vitreux baignés d'alcool, sa barbe aux poils emmêlés, garnie de mouches et de miettes, ses lèvres crevassées par le tabac ; chaque détail de ce visage lui répète avec l'insistance d'une litanie qu'il a sans doute commis une erreur en montant cette expédition. Pour lui et pour ceux qui croient depuis toujours en son projet : impossible de faire marche arrière. Est-ce l'orgueil, la fierté, ou bien encore le sens de la dignité qui l'ont amené dans ce chaos végétal ? Qu'importent les raisons, il doit s'extraire de ce piège. Il ira jusqu'au bout, il trouvera le *Lepidopteris Americana Miniaturis*, ce papillon noir dont l'envergure des ailes mesure 0,8 mm.

C'est à la Bibliothèque du *British Museum of Natural History* qu'Arthur Sanders Penelop a eu pour la première fois connaissance de ce nom. L'établissement abrite l'une des plus belles collections de papillons au monde, minutieusement établie par Lionel White et Lord Rothschild. Dans leur catalogue, ils citent un spécimen à la taille minuscule, dont le détail des ailes ne peut être étudié qu'au microscope.

Malheureusement, il semblerait qu'au cours d'un des nombreux déménagements de leurs planches, le lépidoptère en question eût été arraché de son épingle, et de ce fait égaré à tout jamais. Cet exemplaire unique, définitivement perdu pour l'entomologie, serait alors devenu une invitation ouverte à l'audace des explorateurs les plus chevronnés.

Trouver l'*Americana Miniaturis* est devenu l'obsession d'Arthur Sanders Penelop. Depuis presque vingt ans, parallèlement à son poste d'enseignant et sa position de chercheur, il a monté six expéditions. Celles-ci ont toutes échoué. Faute de moyens financiers, de matériel, de personnel ou d'organisation administrative, chacune de ses tentatives s'est soldée par un abandon sans rémission. Penelop a dépassé la lisière de la forêt amazonienne à diverses reprises. Il a pénétré cette frontière interdite pour s'engager dans de luxuriantes frondaisons, mais son cheminement à la progression éprouvante s'est conclu par un échec. Cette septième expédition ne ressemblera pas aux autres. Sans doute mieux préparé que d'ordinaire, il sait d'ores et déjà que tout renoncement lui est impossible. Il reviendra avec le spécimen...ou ne reviendra pas. Ce long combat d'une vie doit trouver sa conclusion sur ce continent émeraude.

Combien de semaines à marcher, à avancer pas à pas dans cette jungle cannibale ? Les gestes sont les mêmes, accomplis sans relâche de manière précise. Le bras gauche écarte les branches, le droit improvise un passage à coups répétés de machette. Instinctivement, le dos se courbe, la tête se baisse, les pieds cherchent un sol rassurant, où nulle ombre ennemie ne dort sous un amas de feuilles. En certains endroits, la végétation est si impénétrable que plusieurs heures sont parfois nécessaires pour parcourir une centaine de mètres. Là, à l'apogée de la répétition, au *climax* de cette névrose cyclique, le doute fait son entrée sournoise, gangrenant méthodiquement chaque flux de pensées, grignotant la moindre parcelle d'espoir, élargissant son royaume dès qu'un mètre supplémentaire est franchi. Lorsqu'il sent ses forces le quitter, Arthur Sanders Penelop se raccroche naïvement à la robe noire minuscule du lépidoptère tant convoité, à ses points rouges, invisibles à l'œil nu, qu'il voudrait découvrir sur les ailes inférieures. Coincé sur le côté de son sac à dos, prêt à la saisie, le filet constitué d'une voilure sans mailles apparentes, confectionné par lui-même et perfectionné avec les années, doit surgir en un instant pour capturer le précieux trésor. Un point noir de la grosseur d'une

tête d'épingle au centre d'un océan d'obscurité : à moins d'être fou pour y croire, il s'agit là d'une quête impossible. Il est revenu pour le papillon. Rien d'autre n'a trouvé grâce à ses yeux. Chacun de ses pas est porté par cette seule image : les ailes lilliputiennes se débattant, prises au piège d'un voile blanc à l'opacité carnivore.

Depuis qu'il s'est enfoncé dans la jungle, l'homme consigne ses pensées dans un vieux carnet de route à la couverture de cuir usée, tenue par un élastique. En une semaine, il a noirci des dizaines de pages, rechargeant régulièrement son vieux stylo-plume d'une cartouche d'encre bleue. Lorsqu'il entend le bruit de la perforation de la cartouche à la base du stylo, il sait d'une certaine façon qu'il vient de parcourir une petite longueur du périple fixé. Il continuera, même si cela doit lui coûter la vie.

Une fois de plus, il s'assoit au pied d'un arbre, sort le cahier de son sac, le maintient sur ses genoux, et ôte le capuchon du stylo. Aussitôt, la plume de métal décrit des arabesques sur le papier, gratte le vélin de basse qualité en l'imprégnant de son encre. Sans s'arrêter, ligne après ligne, il écrit, comme s'il ne réfléchissait pas. La matière brute de son cerveau semble s'écouler par la pointe de sa plume.

Vendredi (ou samedi).

Combien de jours sans un vrai repas ? Les réserves de mon sac s'épuisent. Je m'économise au maximum, mais je ne pourrai tenir longtemps ainsi. Pour avancer, pour lutter contre cette jungle qui dévore tout ce qu'elle renferme, je dois me nourrir. Si je fais l'impasse sur cette nécessité, c'est la forêt qui gagne. Pour la combattre, ou pour seulement la supporter, je dois reconsidérer mon rationnement.

Dans cette dernière baraque avant l'entrée dans l'Amazonie, ce bouge fréquenté par la lie du peuple de cette autre Amérique, je me souviens encore de chaque bouchée. J'ai mâché avec patience les boulettes de bœuf à l'oignon, je me suis délecté de bananes et de noix de coco. J'ai savouré chaque gorgée d'un alcool frelaté. Les bouffées épaisses et amères d'un cigare mal roulé ont embrumé mon esprit pour une ultime nuit dans un lit. Anéanti par ces saveurs autochtones, j'ai refusé les charmes d'Amanda, la belle prostituée gardienne de l'enfer vert. J'aurais pu disparaître dans un torrent de plaisirs inavouables, mais j'ai dû renoncer, parvenu au bout de mes forces, de mes limites.

Le lendemain matin, harnaché de mon sac à dos, j'ai plongé dans un monde d'où nul ne semble revenir. Depuis, je marche mécaniquement dans cette prison de branches, progressant mètre après mètre vers l'inconnu. L'une de mes trois gourdes en aluminium est presque vide. Les deux autres, portant chacune leur poids d'un litre et demi, balancent leur glouglou métallique avec la régularité d'un métronome. Les quelques gorgées avalées dans la journée tapissent mon palais d'un goût de fer blanc, acide et râpeux. Biscuits et fruits secs, grignotés avec précaution, permettent de combattre sporadiquement la faim, de l'enrayer avant qu'elle ne s'enracine au fond de l'estomac.

La fatigue me terrasse toujours au moment où je m'y attends le moins. Vaincu par l'épuisement, je m'effondre au pied d'un tronc. La tête me tourne, la hauteur vertigineuse de la cime des arbres me tombe dessus telle une chape de plomb.

Je meurs, mais chaque fois je renaiss. La vie reprend ses droits, m'obligeant à me relever, puis à continuer, au nom de la science, ou seulement pour moi-même.

Aussi loin que je dévide l'écheveau de mes souvenirs, je ne parviens à retrouver la toute première évocation du fameux papillon. La trace de cette

mention originelle, épisode liminaire, se perd entre les mailles de ma mémoire défaillante. Sont-ce là les premiers troubles occasionnés par la fièvre, ou bien la monotonie harassante d'une jungle touffue ?

L'Americana Miniaturis a toujours été là, blotti au fond de mon cerveau, hermine hibernant dans son terrier. Je remonte péniblement dans l'historique de cette quête, mais paradoxalement m'aperçois que je ne l'ai jamais cherché. Sa présence tutélaire me rassure et m'intrigue à la fois. Pourquoi cet animal microscopique a-t-il décidé d'orienter ma destinée vers une contrée que je n'aurais sans doute jamais dû visiter ? J'ai laissé ceux que j'aime pour m'abandonner dans cette nature hostile.

À présent, assailli par des moustiques verts gros comme des haricots volants, dégoulinant d'une transpiration moite qui me colle sur tout le corps, tiraillé par la soif et la faim, je songe à mon confort douillet au cœur de Baltimore. Le passé m'étreint, serre mon âme dans un étau d'acier jusqu'à l'en faire éclater. Impossible de me dégager de cette mâchoire de fer. Ma vie est tracée d'avance : ce sera la folie ou la mort.

(...)

DU MÊME AUTEUR

Brian De Palma, le rebelle manipulateur
essai
« Septième Art », Éditions du Cerf, 1995, rééd. 2010

Décorum, Journal d'Alexandre Davos, assassin
roman
Atout Éditions, 1998 ; Babel Noir, 2001

Rouge New York
roman
Atout Éditions, 1999

Le Point de Connexion
roman
Éditions Anne Carrière, 2003

David Fincher, explorateur de nos angoisses
essai
« Septième Art », Éditions du Cerf, 2009

Un amour sous la Terreur
roman
Oskar Éditions, 2010

Déserteurs
roman
Nouveau Monde Éditions, 2010

DANS LA MÊME COLLECTION

Daniel Boudier

Marcello

nouvelles

Marie Dubosq

Les Chambres d'Antoine

roman

Vibrato

nouvelles

Ronan Foll

Siraen

roman

Rodolphe Lasnes

¡UBRE!

roman

Sandrine Villers

Chansons douces

roman

Édition numérique

N° d'éditeur : 978-2-919402

N° d'édition : BB 1102

Dépôt Légal : août 2011

